



Vétérinaire à Cosne-sur-Loire (Nièvre), Etienne Testard, en relation avec des éléments du groupe Vengeance de Sancerre dans le Cher, est résistant au sein du Bureau des opérations aériennes (BOA) dans la Nièvre. Il est arrêté le 8 avril 1944. Il a 51 ans. Il est déporté le 24 août 1944 à Buchenwald, Kommando de Langenstein. Matricule 85171. Il est libéré par les Américains le 14 avril 1945, rapatrié en France le 6 mai. Il a perdu 30 kg.

Etienne Testard (<http://www.afmd-allier.com>)

Je fus déporté le 24 août via Belfort sur Buchenwald où nous arrivâmes dans la première semaine de septembre, un dysentérique mort dans le wagon après 3 jours d'agonie.

[L'arrivée au camp]

La réception à Buchenwald par les SS au sortir du wagon eut lieu à coups de triques. Puis le seuil du camp franchi (Ô Enfer de Dante) on nous fit quitter tous nos effets civils, laisser tout ce qui pouvait nous rattacher au monde civilisé, tout ce qui pouvait entretenir un souvenir. On vous mettait nu, et des pieds à la tête, la tondeuse électrique à barbe opérait. Il y avait des équipes organisées, ensuite douche, désinfection, course à travers des paliers, des escaliers, des couloirs sans fenêtres puis habillage en « rayés ». Les nouveaux arrivés allaient ensuite dans les Blocks grossir les rangs des bagnards anonymes mais matriculés d'un numéro cousu sur les effets et tatoué sur la peau, encadrés par d'autres détenus politiques ou criminels de droit commun, délicate attention ! Profession, culture, intelligence, titres universitaires, valeur intellectuelle et morale, droit, justice, humanité, dignité humaine, zéro, on laissait tout réellement et symboliquement en même temps que ses habits civils, à la douche ; le nazisme ignorait cela.

[Le travail – le Revier]

Les SS ne connaissaient que la brutalité, la bestialité, les vexations, les brimades, la trique, ils ne voyaient dans les « sales détenus » que des esclaves sans droits, pas même des bêtes de somme, car elles du moins, étaient bien nourries et non frappées. J'eus à subir les brutalités d'un adjudant SS qui nous trouvait trop nombreux pour porter une pièce de bois, une autre fois parce que nous n'allions pas assez vite à son gré, etc.

Fin septembre je fus dirigé sur le camp de travail de Michalit-Langenstein [Malachit-Langenstein ?] à 8 kilomètres au sud d'Halberstadt. Je fus d'abord employé à la construction de baraques puis au creusement d'une usine souterraine en tunnel sous une colline de grès blanc.

Conditions de travail inhumaines par équipes de 8 ou 12 heures ; plus l'aller, le retour, les corvées du camp, les appels. Ce terme également a un sens spécial et devient facilement une punition, lorsque quelque temps qu'il fasse, il dure 1 heure, 2 heures, 3 heures, 5 heures. Deux dimanches sur 3 nous faisons 16 heures de travail, aussi avec un tel régime (excès de travail, manque de nourriture, de repos, avec en plus les coups et la vermine) les hommes ne tenaient pas plus de trois ou quatre mois et les Hollandais encore moins. Ils maigrissaient, leur teint devenait jaunâtre, cireux, terreux, les tempes, les joues se creusaient, les yeux paraissaient s'enfoncer dans les orbites, puis victimes de la diarrhée, carencés, cachectiques¹, squelettes titubants, ils tombaient.

¹ D'une maigreur alarmante

Si j'ai tenu plus, je le dois à ma profession qui me valut, après quelque temps, d'être nommé infirmier au tunnel ; je le dois surtout à un médecin français de haute valeur professionnelle, morale, patriote ardent, véritable soutien moral et physique, camarade parfait, Pierre Raine de Fontenay-aux-Roses. Combien en a-t-il sauvés comme moi !

Si l'adversité immense, incessante, dans ces camps de mort rongait tout, décapait le mince vernis de civilisation pour ne laisser voir qu'une pauvre humanité, avilie dans ce bourbier, dégradée au moral autant qu'au physique (on voyait des individus pourvus dans la vie d'une situation élevée devenir voleurs de la maigre ration vitale du camarade), (je laisse de côté une scène de cannibalisme), en revanche ce qui avait pu résister à cette eau régale² qui dissolvait tout était de pur diamant.

Les conditions hygiéniques étaient un défi au bon sens (manque d'eau, latrines rares et infectes, air confiné des chambres avec malades contagieux dans un cube d'air restreint, absence presque totale de médicaments : on en était réduits à écorcer les chênes pour combattre la diarrhée due à la mauvaise nourriture, à la ration mal équilibrée, carencée, au manque d'albumines ; pourtant même épuisés il fallait travailler jusqu'à la mort. Car c'était là le comble du raffinement, détenus hostiles au régime, notre sort était réglé dans *Mein Kampf*, nous devions être broyés, mais auparavant, malheureux esclaves nous étions enchaînés au char du vainqueur pour l'accompagner dans son triomphe, dépenser toutes nos forces jusqu'à l'extrême limite, épuiser notre santé pour asseoir la puissance et accroître la grandeur du nazisme.

Que de fois en ai-je vu frapper de ces malheureux camarades tombés épuisés au travail ou lors du retour au camp : aucun état si pitoyable fut-il ne trouvait grâce devant la sauvagerie des SS, de certains gardes ou de ces détenus, valets des SS appelés *Vorarbeiter*³ ou *Kapos*⁴ ; malades graves comme mourants étaient frappés, on ne les laissaient pas même crever en paix. Au retour du travail, soutenant un camarade blessé, je fis connaissance avec les bottes d'un SS, pourtant j'étais dans mon rôle d'homme et d'infirmier ; une autre fois parce que je voulais utiliser, pour chauffer la chambre des malades, une planche jugée trop bonne par un SS qui s'empressa d'en faire du feu, je reçus une sévère correction. Je ne compte pas les coups de crosse ou de canon de fusil, reçus en allant ou en revenant du travail, sous les prétextes les plus futiles, ni les coups de trique, de cravache lors de poursuites, distribués sur les derniers rangs de détenus, dans le tunnel. Fin mars, épuisé une nouvelle fois par la diarrhée qui avait failli m'emporter en janvier, luttant contre la douleur d'un abcès au talon gauche, c'est en me cramponnant, que j'allais chaque jour au tunnel.

En avril, devant le manque de nourriture la mortalité, chaque jour plus grande, tous souhaitaient une prompte arrivée des Américains. L'état général baissait à vue d'œil, dans deux ou trois semaines au plus, les 2/3 des détenus devaient être morts. Quand on voit autour de sa maigre paillasse ses camarades disparaître inexorablement les uns après les autres, on ne peut que penser demain ou après-demain viendra ton tour.

[L'évacuation]

Le 5 avril arrêt du travail, puis le 9 l'évacuation forcée des détenus fut décidée. Sous la conduite et la garde des SS tout ce qui tenait debout devait fuir en rangs, par colonnes, par la route devant l'avance américaine. Mon abcès au talon me sauva alors probablement la vie, car il fut jugé un motif suffisant pour mon maintien à l'infirmerie du camp. Mais combien de malheureux à la veille de la libération, jalonnèrent la route, de leurs pauvres corps épuisés, une balle dans la tête, on m'a affirmé 40 à 50% de l'effectif !

Source :

Témoignage du **Dr. Etienne Testard**. Extraits.) - AD 18 – J 2874

² Eau régale : Mélange d'acide chlorhydrique et d'acide nitrique concentrés dans une proportion de 2 à 4 volumes

³ Chef d'équipe

⁴ Personne chargée d'encadrer les prisonniers